

La banalité du mal.

Sous l'impression de la mort soudaine de Hannah Arendt, et dans l'absence de ma bibliothèque, je chercherai de vous transmettre, très brièvement, l'impacte de cette pensée sur ma mémoire. Je partirai de trois contradictions, dont il est difficile de dire si elles sont dialectiques: a) la contradiction "valeur-value" (value-worth). b) la contradiction "travail-labour" (work-labor). c) la contradiction "loisir-repos", (leisure-rest). Et je définie: "Valeur" d'un objet est sa relation avec ce qu'il doit être, et "value" d'un objet est son échangeabilité avec un autre objet. "Travail" est une activité qui a pour but imprimer une valeur sur un objet, et il fini quand cette impression, ("l'oeuvre"), est faite; et "labour" est une activité nécessaire, sans but interne, qui se repète éternellement, et se transmet de génération à génération. "Loisir" est la situation de l'homme après avoir fini son travail; et "repos" est la situation de l'homme épuisé par le labour. Les termes à gauche des trois contradictions articulent une forme d'existence humaine, (valeur-travail-loisir), les termes à droite en articulent une autre, (value-labour-repos). La structure de la première forme est un "projet", un arc, (en Grec: "biós"), et la structure de la deuxième forme est un cercle, (en Grec: "kyklós"). Le climat de la première forme est la liberté, et de la deuxième l'esclavage. Le parfum de la première forme est celui de la décision, et de la deuxième forme est celui de l'ennui. La première forme est la vie politique, ("vita activa"), la deuxième est la vie économique, ("vita privata"). Il y a une troisième forme de vivre, la "vita contemplativa", qui peut, en certaines conditions, naitre du loisir, mais il n'est pas convenable de l'élaborer dès le commencement de cette conférence.

L'histoire de l'Occident peut être considérée comme le développement inexorable d'un thème: la synthèse de l'esprit et de son objet. C'est un thème de travail. Il y a trois moments décisifs dans cette histoire: le Christianisme, qui est l'exposition du thème, (Dieu devenu corps); la révolution bourgeoise au 14ième et 15ième, qui est l'imposition du thème sur la société, (la morale du travail); et la révolution industrielle au 18ième, qui est l'élaboration du thème, (l'élimination du labour par sa mécanisation, donc la libération des serfs). Le Christianisme a éliminé la vie contemplative de l'Occident, car la contemplation, la vision théorique, est devenue, lentement, une forme de vie soumise au travail. (La lutte entre le Pape et l'Empereur est une des manifestation de cette élimination). La révolution bourgeoise a réformulé la théorie pour qu'elle devienne un travail, et la science en est le résultat. Et la révolution industrielle a appliqué cette théorie devenue travail au labour, et a ainsi produit les machines, les industries, et l'appareil industriel. En thèse, donc, le thème occidental est-il réalisé: la synthèse de l'esprit et du monde ob-

jectif est l'appareil. On devrait donc supposer que la vie économique a été éliminée aussi bien que la contemplative, que tous les hommes sont libres au travail et au loisir, à la "création et à la récréation". Et c'est en effet cela que le marxisme suppose, car le marxisme est la dernière et la plus parfaite forme du thème de l'Occident.

Ce n'est pas le cas. Non au sens: "ce n'est pas encore le cas", mais au sens: "ce ne peut jamais être le cas". La révolution industrielle n'a pas éliminée la vie économique, elle l'a reformulée, et, en la reformulant, elle menace d'éliminer la vie active. La reformulation de la vie économique par la révolution industrielle est la suivante: La "value" comme échangeabilité est devenue échangeabilité par consommation, donc échange de produit en déchet, et de déchet en produit, (re-cyclage). Le "labeur" est devenu fonction dans deux sens: fonction dans le fonctionnement de l'appareil producteur, et fonction de la transformation des produits en déchet. Le "repos" est devenu une époque de non-fonctionnement de plus en plus étendu, et il prend les formes de longues soirées devant la TV, des week-ends, des vacances, des retraites à 60 ans. La structure de cette nouvelle formes de vie économique est toujours cyclique: sans but interne, en fonction circulaire par rapport à l'appareil: produire pour consommer, et consommer, (même et surtout pendant le repos), pour permettre la production. Le climat est toujours de l'ennui, mais ce n'est plus l'ennui du vide, c'est l'ennui de la sensation violente éphémère. Et le laboureur n'est plus un esclave, ni un serf: c'est le fonctionnaire, mais il est toujours déterminé par son activité circulaire sans but.

Cela n'est pas une conséquence d'une mauvaise application de l'appareil. Aucune reformulation de l'appareil, par n'importe quelle reformulation de la relation entre propriétaires et exploités, peut changer cela. C'est au contraire une conséquence nécessaire de tout le thème de l'Occident. On ne peut pas reformuler l'appareil pour qu'il résulte dans la libération de tous. L'appareil est, par sa structure même, l'esclavage totale. S'il y a encore de liberté, de vie active, de valeurs, de travail, de loisir, de politique, c'est parce que l'appareil ne fonctionne pas encore bien. Quand l'appareil sera parfait, non seulement ses formes de vie seront éliminées, mais personne n'en ressentira pas le manque. Tout le monde sera fonctionnaire, (aparatchik), et le fonctionnaire ne peut pas savoir ce qu'est une valeur, un travail, ou le loisir. L'appareil est son horizon, il fonctionne dedans, et il ne peut pas le transcender. La question du propos de l'appareil devient, en une telle situation, une question métaphysique, para-religieuse. Et, déjà, les problèmes posés par les marxistes, qui veulent reformuler l'appareil pour nous libérer, ont ce caractère pour les fonctionnaires du présent.

L'appareil n'a pas de propriétaires. Il est trans-humain. Il

ne s'agit pas d'une mythologisation anthropomorphique de l'appareil. C'est l'expérience concrète du fonctionnaire. C'est l'appareil qui prend les décisions en fonction de son propre fonctionnement. Par feed-back. Le bouton rouge sur la table du président américain n'est pas la décision pour déclencher la guerre atomique: le président est un fonctionnaire qui presse sur le bouton quand le fonctionnement de l'appareil le détermine. Il exécute. Il n'y a aucun intérêt caché derrière l'appareil. La mythologisation est au contraire de supposer des tels intérêts. Bien sûr: il y a encore des personnes qui ne sont pas des fonctionnaires. Elles voient l'appareil de dehors. Elles voient ces intérêts, de dehors. Pour des telles personnes, l'appareil est encore un instrument dans des mains des hommes. Mais c'est une fausse vision. Car ces "hommes-là", ne sont pas des hommes au sens traditionnel: ce sont des fonctionnaires. Et leur seul intérêt est le fonctionnement de l'appareil. Ils sont possédés par l'appareil, bien que, de dehors, ils semblent le posséder.

En tout cas: toute cette discussion est provisoire. Il n'y aura pas des non-fonctionnaires pour longtemps. L'appareil les récupère. Et ils n'ont aucun effet. Car pour avoir de l'effet sur l'appareil, il faut être dedans. Et plus on est à son centre, plus on fonctionne effectivement. La vie dans l'appareil c'est la carrière, et elle consiste en sauts d'un circuit externe vers un circuit plus interne. C'est un saut comparable aux sauts des particules d'orbite en orbite dans l'atome. Si on veut comprendre l'appareil, il faut prendre des modèles de ce type. La science qui étudie l'appareil n'est pas la sociologie, ou l'économie, ou l'anthropologie, ou n'importe quelle science humaine. C'est la cybernétique, la discipline qui étudie les systèmes complexes. Car le fonctionnaire n'est pas un homme, l'appareil n'est pas la société, la carrière n'est pas une vie, au sens traditionnel de ces termes. Si on l'appelle "l'état totalitaire", c'est déjà une concession à une terminologie traditionnelle. Par son automatisme, produit par une technologie qui est l'application des théories scientifiques, l'appareil est une organisation sans parallèle dans l'histoire. C'est une technocratie, qui est une théocratie immanentiste.

Le fonctionnaire n'est pas un homme au sens traditionnel. Il n'a pas de valeurs, il ne travaille pas, il n'a pas de loisir: il a seulement une fonction. Il ne vit pas pour soi-même, ni pour autrui, ni pour quelque chose, ni absurdement, il vit en fonction de. Il est une variable, dont l'appareil est la constante. Vouloir le comprendre et juger comme si c'était un homme, est une erreur ontologique. Le procès Eichmann à Jérusalem était une telle erreur. Les juges, les accusateurs, et les victimes d'Eichmann croyaient qu'il s'agit d'un homme. Le procès était absurde. Eichmann n'était pas un criminel. Pour pouvoir l'être, il faut avoir des valeurs. Mais Eichmann fonctionnait en fonction de l'appareil nazi. Sa dé-

Peñsée était logique: il disait qu'il ne fonctionnait pas "bien", (qu'il n'a tué assez de Juifs), et que l'appareil nazi ne le récompensait pas "bien", (il est resté toujours seulement Obertruppenfuehrer). Evidemment, ce n'était pas encore un fonctionnaire parfait, car le nazisme n'était pas encore un appareil parfait. Il avait encore des valeurs "privées": il était un bon mari et père de famille. Le procès était donc absurde, mais très important quand même. D'un côté il montrait la puissance de l'appareil. Les Juifs dans les KZ sont devenus des fonctionnaires de sa propre destruction, et sans le procès on ne pouvait pas imaginer une telle force de l'appareil. De l'autre côté le procès montrait la banalité, la stupidité, le ridicule, du fonctionnaire, donc de l'appareil. C'est cela la découverte: le fonctionnaire ne peut pas être bon au mauvais au sens éthique, ni haut ni bas, mais il est toujours banal. L'appareil montre, par ce procès, la banalité du bien, (des bénéfices que l'appareil offre), mais, et c'est cela l'important, il montre la banalité du mal que l'appareil fait, même quand il s'agit du meurtre de six millions de personnes.

Eichmann est l'homme du futur. Le nazisme est un prototype de l'appareil. Le stalinisme en est autre. Mais à présent l'appareil devient de plus en plus parfait. Les technocraties dans les pays dits "sousdéveloppés" en sont des exemples. Et les tendances en ce sens en Europe et en Amérique. Il y a de plus en plus d'Eichmanns autour de nous, d'Eichmanns banalement bons et Eichmanns banalement mauvais. L'Etat totalitaire s'approche. Il n'y aura plus de contemplation, ni d'activité, seulement le fonctionnement circulaire, lequel, à la limite, aboutira à un fonctionnement totalement automatique, avec une humanité qui sera composée de fonctionnaires nés en retraite, et dont le seul fonctionnement sera celui de la consommation. Et n'est ce cela le "paradis" selon le thème fondamental de la civilisation occidentale?

Non, car il y a une erreur. L'erreur n'est pas dans l'application de l'appareil. L'erreur se cache au fond même du thème occidental. Dans sa dialectique "esprit-objet", et dans sa conception du travail et de la liberté. Il faut, pour éviter le futur, aller contre toute l'histoire de l'Occident et découvrir l'erreur. Retourner à la réalité cachée par l'histoire. Retourner à la chose. Faire l'effort phénoménologique. Car l'erreur n'est pas seulement dans notre vie politique, et sociale, et psychologique, et scientifique, et artistique, ou n'importe quelle autre manifestation de notre être dans le monde. L'erreur est dans notre être dans le monde lui-même. Et cette erreur se cache, probablement, dans notre fautive attitude vers la vie contemplative. Nous avons oublié de quoi il s'agit dans la contemplation. Mais ce thème est, malheureusement, en dehors de cette conférence. Lisez "La condition humaine" de Hannah Arendt. Et pardonnez la superficialité de ce compte rendu, qui se veut seulement un hommage.